

Bernard Fripiat

LE VEUF JOYEUX !

Comédie en 3 actes

(Écrite en 2002)

Une femme et deux ou trois hommes.

À Grégoire Delcor.

Nous allions jouer cette pièce, lorsqu'un comédien me dit que le rêve de son père était de monter sur scène avec lui. Je fus d'autant plus surpris que ce comédien avait 67 ans. Et c'est ainsi que grâce à Gustave Bouzy âgé de 94 ans, j'écrivis une nouvelle fin où le théâtre quitte la scène. Les deux fins sont ici proposées.

ACTE 1

Le décor représente une simple pièce à deux entrées : l'une vers la sortie, l'autre vers la chambre à coucher. Durant cette scène, Christophe est angoissé. Édouard adepte de l'humour à froid adopte un ton très sérieux.

Scène 1

Édouard, Christophe.

Édouard, en tenue de play-boy, arrive sur scène suivi de Christophe. Il emmène deux grosses valises.

Christophe. Écoutez ! Franchement, je me demande si je peux vous laisser entrer.

Édouard. Eh bien moi, tout aussi franchement, je me demande à quoi servirait un gardien qui refuse de laisser un père entrer dans la chambre de bonne de sa fille.

Christophe. C'est un studio.

Édouard. Vu de province, on distingue mal la différence.

Il se sert un verre.

Dites donc ! Si ça, c'est un studio, où mettez-vous vos bonnes ?

Christophe. Il n'y a plus de bonnes.

Édouard. Quand on voit où vous les logiez, on comprend pourquoi.

Christophe. *(Revenant à ce qui le préoccupe).* Je ne sais pas si j'ai le droit de vous laisser entrer.

Édouard. J'espère pour vous que vous l'avez. Je ne sais pas si vous l'avez remarqué, mais je suis entré.

Un temps. Il réfléchit. Du ton de l'homme qui a trouvé la solution.

Enfin, nous allons faire comme si vous l'aviez. Moi, ça me permettra de rester et vous de ne pas vous faire engueuler. Cet arrangement vous convient ?

Christophe. Oui ! Enfin ...

Édouard. *(Feignant la colère).* Quoi encore ? Vous êtes torturé comme gardien.

Christophe. *(Choqué).* Non !

Édouard. Si ! Psychologiquement, vous êtes un gardien torturé.

Christophe. Mademoiselle Rosa me fait confiance en me confiant...

Édouard. *(L'interrompant).* Elle vous fait confiance en vous confiant, c'est curieux.

Christophe. Ben, elle a confiance.

Édouard. En vous ?

Christophe. Oui !

Édouard. À sa place, je ne ferais pas confiance en quelqu'un qui a si peu de vocabulaire.

Christophe. Ça n'a rien à voir.

Édouard. Vous croyez ?

Christophe. La confiance et le vocabulaire, ça n'a rien à voir.

Édouard. En tout cas, je la trouve bien imprudente.

Christophe. Ah bon ?

Édouard. Faire confiance à un type qui laisse entrer n'importe qui dans votre appartement... *(Un temps)*. Je plaisante. Vous verrez, j'adore plaisanter. Si nous devenons amis, vous devrez vous y habituer.

Christophe. Amis ?

Édouard. Ce serait sympa que nous devenions amis ! Je suis veuf, retraité. Vous, vous ne devez pas avoir beaucoup de travail.

Il commence à le draguer.

Ce serait sympa qu'on devienne amis. Non ?

Christophe. Ben !

Édouard. *(Cessant subitement de le draguer)*. Je plaisante. Faudra vous y habituer. Je vous préviens que vous risquez de me voir tous les jours.

Christophe. *(D'un ton catastrophé)*. Vous allez vous installer ici ?

Édouard. Cette idée n'a pas l'air de vous faire plaisir ?

Christophe. Si ! Mais le studio n'est déjà pas très grand... *(Pensant qu'il est l'invité en question)*. En plus, si elle invite un homme de temps en temps.

Cette parole éveille chez Édouard le soupçon qu'il existe une intimité entre Christophe et sa fille. Cette idée ne le choque pas, mais friand de ce genre de cancan, il aimerait savoir.

Édouard. *(Comme s'il était fâché)*. Ma fille, des aventures ?

Christophe. *(Gêné)*. Ce sont des choses qui arrivent.

Édouard. Je lui interdis. *(Un temps)*. Je plaisante.

Christophe. *(Rassuré)*. Ah, *(un temps)* vous n'allez pas vous installer ici !

Édouard. Si ! *(Un temps)*. Mais pas ici !

Christophe. *(Ne comprenant pas)*. Si, mais pas ici ?

Édouard. Voilà !

Christophe. *(Heureux de deviner)*. Vous plaisantez ?

Édouard. Non !

Un temps. Christophe ne comprend pas. Édouard explique.

Vous, vous habitez où ?

Christophe. Ici !

Édouard. *(Jouant la menace)*. Chez ma fille ?

Christophe. *(Craignant de s'être dévoilé)*. Non ! Dans l'immeuble.

Édouard. Eh bien moi, ce sera pareil.

Christophe. *(Presque rassuré)*. Ah ! Vous allez vous installer dans l'immeuble. *(Un temps)*. Vous êtes long à expliquer les choses.

Édouard. *(Sous-entendu, j'ai le temps)*. Je suis retraité.

Christophe. Avant, vous faisiez quoi ?

Édouard. Fonctionnaire.

Christophe. *(Pensant : « normal que vous soyez long à expliquer les choses »)*. Ah !

Édouard. Pourquoi dites-vous (*l'imitant*) « ah » ?

Christophe. J'ai dit « ah » ? (*Répondant à sa question*). Ah !

Édouard. Pourquoi ?

Christophe. (*Sincère*). Parce que le « oh » ne me vient jamais.

Édouard. (*Méfiant*). D'accord.

Christophe. Vous allez vous installer où dans l'immeuble ?

Édouard. Au troisième.

Christophe. Ah !

Édouard. (*Faisant allusion au « ah »*). Ça vous reprend.

Christophe. (*Réellement choqué*). Je ne suis pas au courant.

Édouard. Vous devriez l'être ?

Christophe. Tout de même ! Quand on vend un appartement, la moindre des politesses est de prévenir son gardien.

Édouard. (*Imitant le « ah » de Christophe*). Ah !

Christophe. À Paris, c'est comme ça qu'on fait.

Édouard. (*Conciliant*). En province aussi.

Christophe. Ah ! Vous voyez.

Édouard. Seulement, je n'achète pas. Je loue.

Christophe. Ah ! (*Un temps, après réflexion*). Mais, quand on loue son appartement, la moindre des politesses est de prévenir son gardien.

Édouard. Ah !

Christophe. À Paris, c'est comme ça qu'on fait.

Édouard. En Province aussi.

Christophe. Ah ! Vous voyez.

Édouard. Seulement, je ne loue pas. Je viens simplement m'installer chez ma fiancée. (*Précédant le mot fétiche de Christophe*). Ah !

Christophe. (*Étonné, vu l'âge d'Édouard*). Non ?

Édouard. (*Surpris qu'il n'ait pas dit « ah »*). Si vous modifiez notre dialogue, je ne vais plus m'y retrouver.

Christophe. Mais quand on décide de vivre avec son fiancé, la moindre des politesses est de prévenir son gardien.

Édouard. (*Imitant le « non » de Christophe*). Non ?

Christophe. À Paris, c'est comme ça qu'on fait. (*Un temps, étonné par le silence d'Édouard*). Pas en Province ?

Édouard. Non !

Christophe. Qu'est-ce qu'ils doivent s'emmerder les gardiens en Province !

Édouard est d'accord. Un temps.

C'est qui votre fiancée ?

Édouard. Fornicant.

Christophe. (*Pensant au physique de la dame*). Ah ! Tout de même.

Édouard. (*Fier*). Beau morceau.

Christophe. (*Acquiesçant*). Et puis le nom est encourageant.

Édouard. Exact. D'un certain point de vue, physiquement je ne suis pas mal non plus.

Christophe. D'un certain point de vue ?

Édouard. Selon ses dires ! Elle me surnomme : Sa Beauté.

Christophe. Ah, tout de même !

Édouard. Pas mal, hein ?

Christophe. (*Professionnel*). De plus, il y a de la place dans l'appartement.

Édouard. (*Pensant qu'il préfère être seul avec sa fiancée*). Nous n'y resterons pas longtemps. Lorsque nous nous serons habitués l'un à l'autre, nous prendrons notre indépendance. Nous volerons de nos propres ailes, comme on dit.

Christophe. (*Pensant à l'expression « voler de ses propres ailes »*). Je ne sais pas où on le dit, mais c'est mieux.

Édouard. Dites ! Tant que nous sommes dans les confidences, comment trouvez-vous ma fille ?

Christophe. (*Gêné par la question*). Bien !

Édouard. Pourquoi avez-vous sursauté ?

Christophe. (*De mauvaise foi*). Je n'ai pas sursauté.

Édouard. Si ! (*Un temps*). Vous avez sursauté et je dirais même que vous avez sursauté comme un homme amoureux. (*Un temps, prêchant le faux pour connaître le vrai*). Vous la fréquentez ?

Christophe. Non !

Édouard. (*Espérant un aveu*) Je la connais, elle a dû vous ordonner de ne le dire à personne.

Christophe. Mais non !

Édouard. Je sais que si.

Christophe. Non !

Édouard. Non ?

Christophe. Non !

Édouard. Alors, pourquoi avez-vous sursauté ?

Christophe. J'ai sursauté, j'ai sursauté, j'ai sursauté parce que c'est vraiment une fille bien.

Édouard. Ah !

Christophe. (*Déviant la conversation*). Aux étrennes, elle me donne 200 euro.

Édouard. (*Trouvant que c'est beaucoup trop*). 200 euro !

Christophe. J'espère qu'elle continuera à être généreuse (*Un temps pour capter la curiosité d'Édouard*). Malgré ce qu'il lui arrive...

Édouard. (*N'ayant pas envie de savoir*). J'espère aussi.

Christophe. (*Insistant*). Parce que c'est terrible ce qui lui arrive.

Édouard. (*Continuant à ne pas avoir envie de savoir*). Si vous le dites.

Christophe. J'espère qu'elle supportera le choc.

Édouard. Moi aussi !

Christophe. Vous savez ce qu'il lui arrive ?

Édouard. Non ! Mais, ça ne m'empêche pas d'espérer qu'elle supportera le choc.

Christophe. Vous voulez le savoir ?

Édouard. (*Pensant « un homme amoureux n'a pas envie qu'on l'embête »*). Non !

Christophe. Vous n'êtes pas très curieux.

Édouard. Non ! (*D'un ton professoral*). Le jour de l'accouchement, en termes de curiosité, sa pauvre mère a tout pris à sa charge.

Christophe. Pourquoi dites-vous « pauvre » ? Vous l'avez ruinée ?

Édouard. Non ! Mais elle est décédée, il y a six mois.

Christophe. Désolé !

Édouard. Qu'est-ce que vous voulez ? C'est la vie !

Christophe. C'est vrai ! Sauf pour elle.

Édouard. Vous vivez seul ?

Christophe. (*Vexé car il vit mal son célibat*). Évidemment ! Pourquoi cette question ? Est-ce que je vous la pose, moi ?

Édouard. Moi, je vis avec la Tati.

Christophe. La Tati ?

Édouard. (*Faisant gravement « oui » de la tête*). Après 50 ans de mariage, j'enterre ma regrettée épouse et le jour de l'enterrement, le jour même où j'allais devenir célibataire, ma belle-sœur vient s'installer chez moi.

Christophe. Pas de chance !

Édouard. Vous pouvez me dire ce qu'il peut arriver de pire ?

Christophe. Une belle-mère !

Édouard. Le destin ne l'a pas voulu. (*Un temps, songeant à son infortune*). Ma belle-sœur ! Elle n'arrivait pas se faire à l'idée que ma femme n'était plus là.

Christophe. Et vous ?

Édouard. Moi non plus, je n'y arrivais pas (*un temps*) le jour de l'enterrement.

Christophe. Mais le lendemain ?

Édouard. On reconnaît un homme à la rapidité avec laquelle il sait s'adapter aux variations que le destin lui impose. Vous ne trouvez pas ?

Christophe. Si ! Et vous vous adaptez à la belle-sœur ?

Édouard. Impossible ! L'homme ne peut pas faire semblant et elle a des moustaches jusque-là.

Christophe. (*Impressionné par le geste d'Édouard*). Ah, tout de même !

Édouard. J'évite les spaghettis depuis six mois. (*Saisissant l'occasion d'essayer de connaître la nature des rapports entre sa fille et Christophe*). Vous ignoriez que ma fille avait perdu sa mère ?

Christophe. Je ne suis ici que depuis deux mois.

Édouard. Voilà pourquoi, je ne vous avais jamais vu.

Christophe. Et voilà pourquoi je ne connaîtrai jamais Madame votre épouse.

Édouard. Nous n'étions pas mariés. (*Fier*). Un soixante-huitard ne se marie jamais (*d'une voix pleine de sous-entendus*) avant 70 ans.

Christophe. Et vous avez ?

Édouard. 70 ans.

Christophe. Il est temps.

Édouard. Voilà pourquoi je suis ici.

Christophe. Ainsi, mademoiselle Rosa aura eu trois chocs dans la même année.

Édouard. Deux !

Christophe. Trois : le décès de sa maman, le mariage de son père et son licenciement.

Comme si Édouard l'interrogeait, ce que ce dernier n'a aucune envie de faire.

Parce qu'elle a été licenciée de son emploi après quinze années de bons et loyaux services. C'est honteux, vous ne trouvez pas ?

Édouard reste silencieux. Christophe continue.

En plus, ils devaient savoir qu'elle venait de perdre sa mère. Ils sont vraiment impitoyables, vous ne trouvez pas ?

Édouard reste de marbre. Christophe s'excite de plus en plus, vivant son récit comme une aventure chevaleresque.

De plus, chez les commerciaux, plus le temps passe, plus c'est difficile. Je vous explique : (*un temps*) le pauvre petit commercial qui débute est payé au SMIC. Pour le motiver, on lui donne des commissions. Comme il n'a rien à perdre, il fonce. Alors, les commissions s'ajoutent aux commissions et le pauvre petit commercial commence à bien gagner sa vie. Un jour, une entreprise concurrente tente de le débaucher. Dans l'élan de son succès, le pauvre petit commercial exige une augmentation et obtient le doublement de son fixe. À chaque tentative de débauchage, son fixe double pour atteindre des sommes faramineuses. Puis soudain, c'est le drame : drame que le Gouvernement a baptisé : plan social. (*Comme si Édouard avait réagi*). Oui ! À défaut de vaincre le chômage, le gouvernement lui trouve des synonymes. (*Revenant à son récit*). Alors, cheveux courts, idées courtes, mais de l'ambition plein le menton, le pauvre petit commercial se lance à la recherche d'un emploi se disant que cette fois-ci, il exigera un gros fixe dès le début, histoire de gagner du temps. Hélas !

Édouard. Trois fois hélas !

Christophe. Tout le monde lui dit : non. Alors que le pauvre petit commercial va plonger dans les abysses déprimant du Rmiste en devenir, un patron l'accepte avec le fixe exigé. Mais, en échange de ce fixe, il fixe à son tour un objectif, un objectif gigantesque. Dès la signature du contrat, le pauvre petit commercial sait que s'il ne l'atteint pas, il dégagera. Alors, l'angoisse étire le pauvre petit commercial qui redoute de ne pas y arriver. Et comme il redoute de ne pas y arriver, le pauvre petit commercial n'y arrive pas. (*Se calmant tout d'un coup*). Comment va-

t-elle supporter tout ça ?

Édouard. Qui ?

Christophe. Ben, votre fille.

Édouard. Elle n'avait qu'à écouter mes conseils et entrer dans l'administration.

Christophe. (*Défendant la fille contre le père*). Elle voulait travailler.

Édouard. (*Choqué qu'on attaque l'administration*). Comment ?

Christophe. Elle n'a pas suivi vos conseils d'entrer dans l'administration parce qu'elle voulait travailler.

Édouard. Vous plaisantez ?

Christophe. Non !

Édouard. C'est la deuxième fois que vous me faites ce coup-là.

Christophe. Quel coup ?

Édouard. De vous moquer d'un fonctionnaire à la retraite.

Christophe. (*Bien décidé à vexer un père indifférent au malheur de sa fille*). Votre fille a dû trouver qu'un fainéant suffisait dans la famille.

Édouard. Vous me traitez de fainéant ?

Christophe. Oui ! Et ça fait du bien.

Édouard. Parce que vous croyez qu'on ne travaille pas (*attendant que Christophe fasse non de la tête*) aux Impôts ?

Christophe. (*Cessant subitement de bouger de la tête*). Ah ! Vous étiez aux Impôts ?

Édouard. (*Menaçant*). Et j'y ai gardé plein de copains.

Christophe. Ah !

Édouard. Tenez, par exemple, les 200 euro que ma fille vous donne chaque année, vous les déclarez ?

Christophe. (*Mentant mal*). Oui !

Édouard. Tant mieux ! 200 euro par appartement, ce doit être facile à vérifier. Cette facilité fera plaisir à Gérard qui est tellement fainéant.

Christophe. Mais, ils ne me donnent pas, tous, 200 euro.

Édouard. Fainéant comme il est, Gérard n'aura pas envie d'interroger tous les habitants de vos cinq bâtiments. Il prendra les 200 euro comme moyenne. C'est souvent ce qu'on fait quand nous disposons d'un chiffre. Évidemment, mon grand copain Gérard devra l'augmenter.

Christophe. Pourquoi ?

Édouard. (*Expliquant*). Comme ma fille est au chômage, il considérera que les autres donnent plus. Logique !

Christophe. (*Répétant mécaniquement*). Logique !

Édouard. Vous arriverez sûrement à un accord à l'amiable. Il vous taxera sur 300 ou 350 euro, (*un temps*) plus les 10% d'amende. (*Très sérieux*). Puis, quand je lui dirai que vous le considérez comme un fainéant, il voudra prouver que c'est faux. Il enquêtera dans les immeubles où vous travailliez avant de venir ici. J'espère qu'il n'y avait pas trop d'appartements. (*Rassurant*).

Rassurez-vous ! Légalement, il ne peut remonter au-delà de quatre ans. Tout ce que vous avez volé à l'État auparavant est pour vous.

Un temps. Christophe est catastrophé.

Je plaisante ! Je n'ai jamais mis les pieds aux Impôts. J'étais à la Culture. À la Culture, on ne rencontre jamais de méchants (*un temps*) que des snobs.

Christophe. C'est bien les snobs.

Édouard. N'est-ce pas ! (*Un temps*). Alors ? On respire ?

Christophe. Oui !

Édouard. On a eu chaud ?

Christophe. Un peu !

Édouard. Un peu ?

Christophe. Beaucoup.

Édouard. On ne traitera plus jamais de fainéant un représentant de l'Administration ?

Christophe. Plus jamais.

Édouard. Promis ?

Christophe. Juré !

Édouard. Bien ! Maintenant, il va me laisser car je dois téléphoner à ma fiancée et je ne voudrais pas qu'il soit indiscret.

Christophe. Ah !

Édouard s'attend à ce que Christophe parte, mais il reste.

Édouard. Oui ?

Un temps. Christophe reste muet. On dirait qu'il n'ose pas parler.

On a peut-être quelque chose à me dire ?

Christophe. Oui ! Votre fiancée risque d'être occupée. Elle prépare un bal costumé pour les 20 ans de sa fille.

Édouard. Je sais.

Il ouvre sa valise et on voit des costumes.

Christophe. Ah ! Vous êtes invité.

Édouard. Voilà !

Christophe. C'est bien parti, alors !

Édouard. Voilà !

Christophe. (*Donnant des infos dans l'espoir d'en savoir davantage*). Si elle vous présente sa fille, c'est que c'est bien parti. Il paraît que sa fille est une véritable terreur envers les copains de sa mère. (*S'installant*). Chaque fois qu'elle a une aventure, Wendy, sa fille s'appelle Wendy, fait des crises épouvantables.

Édouard. Je ne vous retiens pas.

Christophe sort. Édouard se dirige vers le téléphone.

Quel pot de colle celui-là !

Il doute, sort et en voix off.

Je parie que vous ne trouvez pas le bouton de l'ascenseur. Tenez, le voilà ! Allez, à bientôt !

Il revient et prend son téléphone.

Scène 2

Édouard.

Édouard. Allô Bonjour Madame ! Est-ce que Wendy est là ?

Elle lui dit qu'elle fête ses 20 ans.

Je sais qu'elle fête ses 20 ans, c'est la raison de mon coup de fil.

Elle lui demande s'il est invité.

Tout à fait et je l'appelle pour confirmer ma venue.

Elle lui demande comment il s'appelle.

Édouard. Nous n'avons pas encore été présentés.

Elle lui demande s'il est un copain.

Lorsque vous me demandez si je suis un copain, tout est juste sauf l'article indéfini « un ». Je crois qu'un adjectif possessif serait plus approprié. Vous vous souvenez des adjectifs possessifs : ma, ta, sa, mon, ton, (*insistant*) **son**... (*Un temps*) ? Voilà ! Vous avez compris.

Persuadée qu'Édouard doit être de la même génération que sa fille, elle lui dit que c'est de leur âge.

Mais, bien sûr, Madame, que c'est de notre âge. (*Devinant sa méprise et préparant son argumentation future*). Mais, vous savez Madame, c'est de tous les âges.

Elle croit qu'il veut être diplomate envers elle.

Mais non, je ne dis pas ça pour vous faire plaisir. Si je ne suis pas indiscret, autorisez-vous celui qui pourrait devenir un jour votre gendre à vous demander votre âge ?

Elle répond.

43 ans ! Mais, enfin, je ne vois vraiment pas ce qui vous empêche... 43 ans ! Vous en avez encore au moins pour 40 années de (*cherchant*) ... Vous voyez ce que je veux dire ? (*Pensant à lui*). Et encore : je suis pessimiste.

Elle lui dit qu'elle le trouve sympathique.

Vous me trouvez sympathique ? Eh bien, vous m'en voyez ravi. Je suis sûr que nous aurons beaucoup de plaisir à converser ensemble.

Elle lui demande s'il est à la Fac.

Non, elle ne m'a pas connu à la Fac.

En mère soucieuse de connaître les relations de sa fille, elle lui demande pourquoi.

Parce que je n'y suis plus. (*Devinant son inquiétude et soucieux de la rassurer*). J'ai terminé mes études.

Elle lui demande lesquelles.

Une maîtrise de lettres. Vous n'avez rien contre ?

Elle lui dit qu'elle préfère que sa fille fréquente un garçon un peu plus mûr. Il en est ravi.

Je suis entièrement d'accord avec vous. Moi aussi, je trouve bon que l'homme ait quelques

mois de plus.

Elle s'avoue impatiente de le connaître.

Mais moi aussi, Madame, je serai très heureux de faire votre connaissance.

Un temps, le temps que Wendy prenne le téléphone.

Allô, Wendy ? C'est ta beauté au téléphone !

Wendy ne comprend pas.

Ben ! Édouard ! N'est-ce pas comme ça que tu m'appelles ? (*Un temps, inquiet*). Tu ne vas pas me dire que tu l'as oublié ?

Ouf, elle se souvient.

Tout de même. (*D'un ton coquin*). Je t'ai tout de même appris quelques petites choses. Devine d'où je t'appelle ! Du 5^{ème} ! Non, pas l'arrondissement, l'étage. Tu avais oublié que ma fille habitait au-dessus de chez toi ?

Un temps. Wendy trouve Marion constipée.

Mais non, elle n'est pas constipée. Seulement, elle est commerciale dans le privé. Et dans le privé, on considère les commerciaux comme des citrons. On enveloppe les citrons d'angoisse, on les presse à longueur de journée et quand ils rentrent à la maison, les citrons sont tellement pressés qu'ils oublient de dire bonjour aux petites mandarines qui croquent la vie à pleines dents. À ce propos, tu ne trouves pas que nous formons un couple unique ?

Un temps. Wendy ne trouve pas.

Non ? Réfléchis ! Tu vis chez ta mère et moi chez ma fille. En plus, elles ont le même âge. Ce n'est pas unique ça ?

Elle rit.

Tu sais que j'adore quand tu éclates de rire. Au fait, j'espère que tu ne l'as pas invitée à ton anniversaire.

Elle demande qui.

Ma fille ! Parce que moi, je préfère que nous restions entre jeunes.

Elle rit, il rit aussi.

Je sens qu'on va bien s'amuser. À tout de suite, mon cœur. Tu m'appelles quand ça commence. (*Un temps*). Comment tu m'as appelé ?

Un temps. Elle se répète.

Amour de ta vie ! C'est gentil. Et le fait que tu le dises en éclatant de rire, rend ta phrase encore plus sympathique. (*Paternel*). C'est important, la sympathie.

Il raccroche.

Moi, Édouard, j'ai 70 ans, j'aime et je dis merde à ceux que ça choque.

Il chante « on n'a pas tous les jours vingt ans » et se déguise en Capitaine Crochet. Quand il est pratiquement habillé, Marion entre.

Scène 3

Édouard, Marion.

Édouard. Salut ! C'est le gardien qui m'a ouvert. Je ne voulais pas entrer, mais il a insisté.

Marion. Pourquoi es-tu habillé en Capitaine Crochet ?

Édouard. Parce que je n'ai pas trouvé le déguisement de Peter Pan. *(Inquiet)*. Tu trouves que ça ne me va pas ?

Marion. Si ! J'ai toujours rêvé d'avoir le Capitaine Crochet comme papa.

Édouard. J'aime bien quand tu m'appelles papa ! Ça me rajeunit.

Marion. Tati n'est pas là ?

Édouard. *(Fâché)*. Voilà ! Nous ne nous sommes pas vus depuis trois mois et tout de suite le mot qui fâche.

Marion. Où est-elle ?

Édouard. Je ne sais pas. J'ai dû la laisser à la maison. Depuis que je l'y ai acceptée, elle ne la quitte plus.

Marion. Tu as tout de même été content de l'avoir à la mort de maman.

Édouard. Tu trouves ?

Marion. Oui, puisque l'idée était de moi.

Édouard. De toi ?

Marion. Oui ! Je te connais, tu es incapable de vivre seul. À l'enterrement, je l'ai convaincue de passer quelque temps avec le mari de sa sœur. Dans la douleur, il faut éviter la solitude.

Édouard. *(Commençant à comprendre)*. C'est elle qui m'a demandé de l'aider.

Marion. Bien sûr ! *(Un temps)*. Si elle t'avait proposé de te tenir compagnie pour t'éviter la solitude, tu aurais refusé. *(Un temps)*. Alors, je lui ai dit que si tu pensais que c'était toi qui l'aidais, tu accepterais.

Édouard. Oh le monstre ! Alors après 50 ans de vie commune, ton père va enfin goûter aux joies du célibat et toi, tu lui flanques ta tante sur les bras !!!

Marion. Je suis un monstre ?

Édouard. *(Sincèrement fâché)*. Me faire ça à moi qui ne t'ai jamais rien fait de mal.

Marion. *(Maternelle)*. Arrête ton char ! Je sais tout.

Édouard. Quoi ?

Marion. Tu vas m'engueuler pendant un quart d'heure et quand je serai effondrée, tu me diras : « je plaisante ». Seulement, cette fois, ça ne marchera pas car je suis au courant.

Édouard. Au courant de quoi ?

Marion. Et je suis d'accord !

Édouard. D'accord pour quoi ?

Marion. Pour que tu l'épouses.

Un temps. Il ne comprend pas, elle explique.

Tes rêves te trahissent mon petit papa. Tu parles en dormant. Et comme tu as une grosse voix, elle a tout entendu. Elle sait.

Édouard. Elle sait quoi ?

Marion. Que tu vas la demander en mariage. Elle m'a même appelée pour me demander pourquoi tu ne l'avais pas déjà fait. Je lui ai répondu qu'auparavant, tu voulais avoir mon consentement. *(Mystérieuse)*. Je me demandais comment tu allais placer ça. Je ne m'attendais pas au Capitaine Crochet.

Édouard. *(Incrédule)*. Elle s'est mis dans la tête que j'allais la demander en mariage ?

Marion. Elle doit même se douter que tu es chez moi et attend probablement ton coup de fil.

Édouard. *(Pensant aux relations sexuelles)*. Mais enfin, il ne s'est jamais rien passé.

Marion. *(Taquine, car elle est au courant)*. Tu mens !

Édouard. *(Du ton d'un innocent qui plaide non coupable)*. Une seule fois ! Et encore, par surprise.

Marion. La plus surprise fut moi ! Je n'aurais jamais imaginé qu'à ton âge tu pouvais encore...

Édouard. J'ai fermé les yeux à cause de la moustache.

Marion. N'essaye pas d'être méchant ! Je sais que chez toi, c'est de la pudeur. Alors, tu es rassuré, Capitaine Crochet ? Je suis d'accord. *(Un temps)*. Au fait, pourquoi Capitaine Crochet ?

Édouard. Je suis invité aux 20 ans de Wendy.

Marion. Quoi ? Tu as réussi à te faire inviter à l'anniversaire de la poufiasse du troisième !

Édouard. *(Tristement choqué)*. Poufiasse ! Une enfant qui pourrait être ta fille.

Marion. Dieu m'en préserve ! Comment est-ce que tu as fait ?

Édouard. J'ai croisé Madame Fornicant, il y a trois mois. Elle m'a trouvé sympathique et m'a invité.

Marion. Et Tati vient aussi ?

Édouard. Pourquoi veux-tu qu'elle vienne ?

Marion. Vous êtes fiancés !

Un temps. Il va nier, mais elle l'interrompt.

C'est ce que tu dis dans tes rêves.

Un temps. Elle croit comprendre.

J'ai compris. Tu as trouvé ce prétexte pour venir ici tout seul. Ainsi, si je m'étais opposée à ton idylle, tu ne lui aurais rien dit. *(Un temps)*. Tu sais que sous tes airs grognons, tu gagnes à être connu. En tout cas, je peux te dire qu'elle est heureuse Tati. Elle a déjà trouvé l'endroit où vous allez passer votre lune de miel. *(Un temps, pensant à elle)*. Au moins, il y aura eu quelque chose de bien cette année. Sois heureux, mon petit papa ! Et si j'étais toi, je me décommanderais du bal de ces deux idiots et je courrais annoncer la bonne nouvelle à celle qui doit t'attendre toute tremblante.

Édouard. Non ! J'ai dit que j'irais, je dois y aller.

Marion. Mais oublie ces poufiasses et va la rejoindre !

Un temps, il ne sait comment s'en sortir et se dit qu'il va devoir plaquer Tati.

Édouard. Parlant de poufiasses, tu dois avoir une certaine expérience des hommes, toi.

Marion. (*Justement choquée*). Vachement agréable !

Édouard. (*Sincère, voulant se rattraper*). Ne le prends pas mal ! J'ai réagi par association d'idées.

Marion. Charmant !

Édouard. (*Voulant se rattraper*). En fait, je passais du coq-à-l'âne.

Marion. De mieux en mieux. Tu sais ce qu'elle te dit, l'ânesse ?

Édouard. (*Continuant son propos*). Si tu tiens de moi, tu dois avoir le sang chaud.

Marion. Je ne suis plus vierge, si c'est ce que tu veux savoir.

Édouard. (*Ne pouvant s'empêcher de plaisanter*). Non ?

Marion. À 39 ans, il fallait t'y attendre.

Édouard. Tu as connu un homme ? Ça me fait beaucoup de peine ce que tu me dis là.

Il fait semblant d'être désespéré.

Franchement, je ne m'y attendais pas. Tu m'apprends ça si brusquement. Si ta pauvre mère nous voit, elle doit se voiler de honte. (*Un temps*). Je plaisante

Marion. Je l'avais remarqué, figure-toi !

Édouard. Oui, ce n'était pas très bon ! (*Pensant à son éventuel mariage avec Tati*). Mais après un tel choc psychologique, c'est le mieux que je pouvais faire. (*Un temps*). Je voudrais savoir si c'est toi qui romps.

Marion. (*Du ton de celle qui est la fille de son père*). Est-ce que j'ai un physique de plaquée ?

Édouard. Donc, c'est toi qui romps.

Marion. Oui !

Édouard. Comment ?

Marion. Comment ça « comment » ?

Édouard. Comment tu fais pour rompre ? Je ne l'ai jamais fait. Alors, avant de mourir, je voudrais savoir comment on fait pour plaquer.

Marion. Ce n'est pas facile à expliquer.

Édouard. Imagine : je suis ton amant et tu romps.

Marion. Du mal à imaginer.

Édouard. Oublie que je suis ton père !

Marion. Ce n'est pas ça ! C'est plutôt l'âge qui me bloque.

Un temps. Elle accepte de jouer et se fait hyper sensuelle.

Regarde-moi bien, beau vieux ! Regarde cette jambe, scrute ma poitrine, parcours des yeux ma bouche pleine de sensualité... Regarde bien ! Car à partir d'aujourd'hui, jamais plus tes mains ne caresseront mes jambes, jamais plus ta langue n'endurcira mes seins, jamais plus ton sexe n'agrémentera ma bouche... Va-t'en !

Édouard. (*Soufflé*). C'est comme ça que tu plaques ?

Marion. C'est radical ! Bon, je vais me doucher. Car je ne sais pas si tu l'as remarqué, mais je suis toujours en tailleur.

Elle sort.

Édouard. Célibataire après 50 ans de souffrance et devoir me marier avec une moustache ! Je rêve ! Il est là, mon problème : je rêve tout haut. Il faudra que je fasse attention avec Wendy. Il suffirait que je trouve une de ses copines séduisantes, je serais fichu d'en parler pendant mon sommeil. J'irai voir un psychologue pour me débarrasser de ce défaut. *(Pensant à Tati)*. En attendant, elle ne perd rien pour attendre, la moustache.

Il imite sa fille.

Regarde-moi bien, fée carabosse !

On frappe.

Scène 4

Édouard, Marion, Christophe.

Marion. *(Off)*. Tu peux voir qui c'est ?

Édouard. Pas de problème !

Il ouvre, apparaît Christophe.

C'est rien, c'est le gardien.

Christophe. Charmant comme accueil !

Édouard. *(Jouant, il imite sa fille et prend le gardien comme cobaye)*. Regarde-moi bien, beau vieux ! Regarde cette jambe, scrute ma poitrine, parcours des yeux ma bouche pleine de sensualité... Regarde bien ! Car à partir d'aujourd'hui, jamais plus tes mains ne caresseront mes jambes, jamais plus ta langue n'endurcira mes seins, jamais plus ton sexe n'agrémentera ma bouche. Va-t'en !

Christophe va parler.

Je plaisante. En fait, je testais la manière dont ma fille plaque ses amants.

Christophe. Spécial !

Édouard. Nous sommes ainsi faits dans la famille. Dur, spécial et sensuel. *(Posant la question très vite histoire de savoir)*. Elle vous plaît, ma fille ?

Christophe. Ben ! Je ne dirais pas non.

Édouard. Mais vous ne diriez pas oui non plus ?

Christophe. Ah si, si. Je dirais sûrement oui.

Édouard. Elle prend une douche. Elle se fait belle pour son père, c'est normal.

Christophe. Elle se fait belle.

Édouard. *(Ne pouvant s'empêcher de le taquiner)*. Elle est jolie, ma fille ?

Christophe. Oui, très jolie.

Édouard. Elle est gentille, ma fille.

Christophe. Oui très gentille.

Édouard. Et elle va bientôt arriver toute douchée.

Christophe. Ah !

Édouard. Elle va entrer par là.

Christophe. Par là ?

Édouard. On fantasme, hein ?

Christophe. Un peu !

Édouard. Qu'est-ce que vous lui vouliez ?

Christophe. Voir si sa dernière journée de travail n'a pas été trop dure.

Édouard. *(Pensant à son devoir de père qui doit rassurer sa fille).* Merde ! J'ai complètement oublié. Bon, je ne vous retiens pas.

Il le met à la porte, s'installe, prend un journal. Elle arrive.

Scène 5

Édouard, Marion.

Marion. *(Entrant).* Il est parti ?

Édouard. Oui, il a du courrier à distribuer. Il reviendra.

Marion. Du courrier, à cette heure-ci !

Édouard. Oui, *(se rendant compte que son excuse est idiote et trouvant la parade)* je ne l'ai pas cru non plus. *(Expliquant).* Il m'a demandé ce que je faisais comme boulot. Je lui ai répondu : fonctionnaire. Alors, il a voulu me montrer qu'il avait beaucoup de travail. J'ai fait semblant de le croire. *(Pensant aux travailleurs du privé).* Tu connais les gens qui bossent dans le privé. Ils sont tellement heureux quand ils nous font croire qu'ils travaillent. Chacun ses fantasmes ! *(Un temps).* Tiens, parlant de fantasme, les actions de ta boîte sont encore en baisse.

Marion. Tu t'intéresses à la bourse, maintenant ?

Édouard. Je m'intéresse aux travailleurs. *(Un temps).* Je plaisante. Seulement, j'aime savoir où tu mets les pieds. Franchement, je me sentirais plus à l'aise si tu travaillais ailleurs.

Marion. *(Commençant à comprendre son jeu).* Tu as raison, je vais peut-être changer.

Édouard. Excellente idée ! Quitte-les ! Leurs actions baissent trop.

Marion. *(Ayant compris).* C'est marrant.

Édouard. Quand les Capitalistes se cassent la gueule, c'est toujours marrant.

Marion. D'habitude, tu aurais plutôt tendance à craindre que je ne sois au chômage et là, subitement, tu me conseilles de démissionner.

Édouard. Faut croire que la perspective d'un mariage change un homme.

Marion. De là à penser que le gardien t'a dit que j'étais virée, il n'y a qu'un pas.

Édouard. *(Jouant mal la surprise).* Tu es virée ? Les salauds, ils ont osé !

Marion. *(Plaisantant).* Ce n'est pas dans l'Administration qu'on verrait une chose pareille.

Édouard. *(Très sérieux).* Si c'est possible ! *(Comme s'il s'agissait d'un défi).* À condition de tuer son supérieur hiérarchique.

Marion. Quand même !

Édouard. *(Récitant).* Que l'assassinat se fasse devant témoin et que le supérieur soit syndiqué. *(Un temps).* Sinon, le meurtre n'est pas valide. *(Un temps).* Je plaisante.

Marion. *(Plaisantant aussi).* Je n'étais pas sûre.

Édouard. Je plaisante, mais c'est dégueulasse de t'avoir virée. (*D'un ton de mauvais perdant*). Quelque part, c'est une chance (*appuyant sa démonstration*), puisque tu comptais démissionner. Au moins tu recevras des indemnités. Ils ont cru t'avoir et c'est eux qui perdent. Tu es bien ma fille ! Ne se faire rouler que quand c'est son intérêt et faire en sorte que ceux qui la roulent y perdent plus qu'elle. Décidément, ce n'est pas leur jour. Ils virent leur meilleure collaboratrice en payant une forte indemnité et leurs actions plongent. Remarque, les deux sont peut-être liés. Quand les actionnaires ont appris que tu partais, ils ont vendu.

Marion. (*Pensant « tu dis n'importe quoi »*). Dans un groupe de cinq cent mille personnes, le départ d'une commerciale provoque souvent un krach boursier.

Édouard. Tu te sous-estimes toujours. Ils t'ont donné combien ?

Marion. Trois cents.

Édouard. Trois cent mille euro !

Marion. Trois cents actions.

Édouard. Ils t'ont indemnisée en actions ?

Marion. Oui !

Édouard. Les salauds !

Marion. Tu vois, je préférerais qu'elles montent.

Édouard. Eh bien, je vais en acheter. J'ai quelques économies.

Marion. Tu vas acheter des actions, toi ?

Édouard. Oui !

Marion. Pourquoi ?

Édouard. Pour les faire monter ! Ce n'est pas parce que j'ai une maîtrise de français que je n'ai aucune notion d'économie.

Le téléphone qu'Édouard a déposé sur une table sonne. Elle prend le portable.

Marion. Ce doit être Tati ! Laisse-moi lui parler ! Je vais la taquiner un peu. Je suis ta fille, après tout.

Visiblement, ce n'est pas Tati.

Bien ! Je le lui dis.

Elle raccroche.

Mademoiselle Wendy Fornicant prévient son grand copain Édouard que la fête vient de commencer.

Édouard. J'y vais ! Après, il faudra qu'on se parle. J'ai des choses à t'expliquer.

Il sort. Marion prend son propre portable et fait un numéro.

Marion. (*Au téléphone*). Il est sorti. Tu peux monter.

Elle se prépare pour une nuit d'amour.

ACTE 2

Scène 1

Édouard, Marion.

Édouard arrive en chantant « on n'a pas tous les jours vingt ans ». Il est habillé en Peter Pan. Il réveille Marion qui entre un peu fâchée. Il a un peu bu.

Édouard. Regarde ! Wendy m'a prêté un costume de Peter Pan.

Marion. C'est toi qui fais ce vacarme ?

Édouard. Appeler vacarme une chanson toujours d'actualité après un siècle.

Marion. Quand tu dors comme je dormais, même Brel ressemble à du vacarme.

Édouard. *(Pensant : « on ne touche pas à Brel »).* Ah non pas Brel ! Mozart à la rigueur, mais pas Brel.

Marion. N'empêche que je dormais.

Édouard. En tout cas, tu ne peux pas dire que tu travailles demain. *(Un temps).* Je plaisante ! Je suis monté souffler un peu. Il y a une de ces ambiances au troisième. La prochaine fois, j'essayerai que tu sois invitée.

Marion. *(Bien décidée à retourner se coucher).* Bon ! Souffle mais essaye de souffler en silence !

Édouard. Marion, il faut que je te parle.

Marion. Tu ne peux pas attendre demain.

Édouard. Non ! Allez ! Assieds-toi près de ton petit papa chéri. J'aurais aimé te parler tout à l'heure, mais comme tu venais de perdre ton emploi, je n'ai pas voulu en rajouter. Maintenant que ça va mieux, que tu as digéré le traumatisme de ton licenciement, il faut que je te parle. Voilà ! Tu as 39 ans, tu es une grande fille, tu es élevée et j'ai la prétention de le dire : bien élevée. Tu as le droit de savoir et l'âge de comprendre. Voilà ! Papa *(un temps. Ne sachant comment l'annoncer, il gagne du temps).* Papa, c'est moi. *(Se jetant à l'eau).* Papa ne va pas épouser Tati.

Marion. Quoi ?

Édouard. Je sais ce que tu vas me dire : plus un vin est vieux, meilleur il est. Mais, je l'ai bien regardée, pour Tati, ce n'est pas le cas.

Marion. *(Presque désespérée).* Tu ne te maries pas ?

Édouard. Si ! Mais pas avec elle. J'aurais l'impression de continuer l'aventure que j'ai vécue avec ta mère.

Marion. Ben justement !

Édouard. Et ben non justement ! J'ai décidé de commencer une nouvelle vie.

Marion. À 70 ans ?

Édouard. *(Plaisantant).* Il y en a bien qui deviennent présidents à cet âge-là !

Marion. *(N'ayant pas envie de plaisanter).* Tati est au courant ?

Édouard. Pas encore.

Marion. Elle va être effondrée.

Édouard. Tu connais la chanson « Plaisir d'amour ... »

Marion. Justement, parlant de plaisir, (*pensant qu'ils ont couché ensemble*) tu t'es engagé.

Édouard. (*Amusé car il a trouvé le bon argument*). Parce qu'on a couché une fois ensemble, on doit se marier !

Marion. Oui !

Édouard. (*Faisant comme si c'est ce qu'elle allait dire*). Quand le vin est tiré, il faut le boire ! (*Faisant comme s'il était choqué*). Tu ne crois pas qu'il serait temps que tu cesses de comparer la femme à une bouteille de vin. D'autant plus que les bouteilles de vin n'ont jamais de moustaches !

Marion. Elle a de la moustache, Tati ?

Édouard. (*Acquiesçant*). Si elle t'embrassait à longueur de journée, tu le saurais.

Marion. Tu vas vraiment te marier ?

Édouard. On y pense ! Enfin, j'y pense pour deux.

Marion. Comment est-ce que ça a pu arriver ? Tati m'a dit qu'elle ne te quittait pas d'une semelle.

Édouard. Notre amour germe depuis plus d'un an.

Marion. (*Choquée*). Tu as trompé, maman ?

Édouard. J'ai dit « germe ». Nous étions dans le train pour venir te voir. Je ne sais plus pour quelle raison, on a cité ton adresse. (*Pensant que c'est elle qui a dû citer l'adresse*). Ta mère probablement ! Avant de mourir, il fallait toujours qu'elle raconte sa vie à tout le monde. La personne en face de moi qui ne savait pas encore qu'elle deviendrait ta future belle-mère a dit qu'elle habitait le même immeuble. Ça crée des liens. On s'est regardé et depuis, nous sommes amoureux.

Marion. Nous ?

Édouard. Elle et moi !

Marion. Elle aussi ?

Édouard. Elle surtout ! Moi, je ne pouvais pas ! J'avais juré fidélité. Ta mère était formelle : d'accord, on ne se marie pas, mais on reste fidèles. J'avais le choix entre la fidélité et le mariage. (*Désolé*). J'ai choisi la fidélité. (*Comme une excuse*) J'avais 20 ans

Marion. Tu sembles le regretter.

Édouard. Les hommes fidèles sont inconsolables des aventures qu'ils n'ont pas eues. Enfin, ne regardons pas le passé ! Seul compte l'avenir.

Marion. (*Sceptique*). Elle t'aime ?

Édouard. (*Fier*). Pour moi !

Marion. (*Ironique*). Tu es sûr ?

Édouard. Il est rare qu'un fonctionnaire soit aimé pour son argent.

Marion. Elle te l'a dit ?

Édouard. Il y a trois mois. (*Épique*). Tati et toi étiez, par hasard, allées faire des courses. Le hasard a fait que je suis descendu me promener au 3^{ème} étage. Le hasard a fait que j'ai trébuché et que je me suis rattrapé à la sonnette. Le hasard a fait qu'elle a ouvert, qu'elle était seule... Et...

Marion. Et ?

Édouard. Et à la fin de tous les hasards, elle m'a dit qu'elle m'aimait.

Marion. Qu'elle t'aimait !

Édouard. Après.

Marion. (*Du ton de celle qui ne comprend rien*). Qu'elle t'aimait après ?

Édouard. Non ! Après, elle m'a dit qu'elle m'aimait.

Marion. Après quoi ?

Édouard. Après !

Marion. Après que tu lui as dit que tu l'aimais.

Édouard. Non ! Après que je le lui ai prouvé. À la Culture, on ne dit pas, on prouve.

Marion. Toi qui m'as toujours conseillé d'éviter les hommes qui ont des enfants, quel exemple !

Édouard. Qui te dit qu'elle a des enfants ?

Marion. Tu crois que je n'ai pas compris qu'il s'agissait de Fornicant ? J'espère que tu sais qu'en plus de son imbécile de fille qui t'a prêté le costume de Peter Pan, elle a engendré deux petits cons de 12 et 13 ans.

Édouard. (*Un peu triste qu'elle ne l'imagine pas capable de draguer la fille*). Tu sais ! C'est peut-être parce que tu es fatiguée mais j'ai l'impression que nous avons un petit problème de communication ce matin.

Marion. En tout cas, elle m'a bien caché son jeu ! (*Imitant Madame Fornicant*). On organise une petite fête entre intimes pour l'anniversaire de ma fille et on risque de faire un peu de bruit. J'espère que vous nous pardonneriez. On vous inviterait bien, mais malheureusement vous savez comment sont les jeunes, ils préfèrent que ça se passe entre gens de leur âge. (*Arrêtant d'imiter*). Pendant ce temps-là, elle allumait mon père et le détournait d'une union pleine de sagesse. Et toi, tu la crois amoureuse.

Édouard. Évidemment !

Marion. Réfléchis ! Elle a 30 ans de moins que toi.

Édouard. Pourquoi m'aimerait-elle ? Je n'ai que ma retraite et ta mère était contre les économies.

Marion. Elle cherche un homme pour s'occuper de ses gosses. Elle n'a jamais été capable de s'en faire obéir.

Édouard. Imaginons que celle qui m'aime n'ait pas d'enfant, qu'est-ce que tu dirais ?

Marion. Si elle n'avait pas d'enfant, tu serais encore accroché à la sonnette.

Édouard. Oui, mais imaginons ! Si elle n'avait pas eu d'enfant et qu'elle m'aimait, tu la croirais sincère.

Marion. Oui !

Édouard. Même si elle n'a que 40 ans !

Marion. Oui, mais bon ...

Édouard. On continue à imaginer ... Imaginons la même situation avec une femme de 30 ans.

Marion. Tu es capable d'imaginer une femme de 30 ans qui, sans intérêt, puisse tomber

amoureuse de toi.

Édouard. Oui ! Imaginons qu'elle me le dise ... Tu la crois ? Réponds !

Marion. Une femme sans enfant, sans besoin d'argent qui a 30 ans et qui te dit qu'elle t'aime... Forcément, elle est sincère.

Édouard. Allons plus loin ! Tiens, prenons un exemple. La petite Wendy.

Marion. Elle a 20 ans.

Édouard. Oui ! Elle n'a pas d'enfant.

Marion. Non !

Édouard. Elle n'a aucun problème d'argent.

Marion. Elle possède une mère qui en a, (*pensant que son père n'a pas de sou*) elle !

Édouard. Imaginons qu'elle me dise qu'elle m'aime.

Marion. Je voudrais être là !

Édouard. Imaginons !

Marion. Oui !

Édouard. Tu le croirais ?

Marion. (*Ayant envie que ça s'arrête*). Oui !

Édouard. Tu la croirais sincère !

Marion. Oui ! Dis, il est 2 heures du matin et j'aimerais savoir où tu veux en venir avec tes imaginations à dormir debout.

Édouard. (*Biblique*). Femme de peu de foi ! (*Plus haut*). Femme de peu de foi qui décrit une réalité sans vouloir y croire.

Marion. Quoi ?

Édouard. Celle qui m'aime fête ses 20 ans au 3^{ème}. Et tu m'as toi-même dit qu'elle ne pouvait qu'être sincère. (*Un temps, satisfait*). Tu sais quoi ? Cette conversation m'a réconforté ! On a beau être sûr de son charme, il arrive parfois qu'un petit doute s'installe.

Scène 2

Édouard, Marion, Christophe.

Christophe arrive de la chambre en pyjama, une paire de menottes à son poignet.

Marion. Qui t'a autorisé à entrer ?

Édouard. Oh ! Ça menotte le gardien dans son lit et ça se permet de donner des leçons de morale !

Christophe va partir. Elle le retient.

Marion. Reste ! Maintenant que tu es là. (*Un temps*). Pourquoi t'es-tu levé ?

Christophe. Ben !

Marion. (*Répondant à sa place*). Pour savoir ce qui se passe !

Christophe. (*Presque honteux*). Ben oui !

Édouard. (*Au public*). Je vous parie qu'il est plus jeune qu'elle.

Marion. Puisque tu veux savoir, tu vas savoir. Devine pourquoi mon père a été invité au 3^{ème} !

Christophe. Pour voir sa fiancée.

Marion. Quoi ? Tu le savais ?

Christophe. Bien sûr ! Je suis le gardien.

Marion. Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

Christophe. (*Professionnel*). Un bon gardien, ça sait tout mais ça ne dit rien !

Édouard. Excellent principe !

Christophe. Sauf à la police, aux employés du fisc et aux curieux (*un temps*) rémunérateurs.

Marion. Et ça ne te choque pas ?

Christophe. Non !

Édouard. Mais, il n'y a que toi que ça choque, tu vois bien !

Marion envoie un regard choqué à Christophe auquel il répond.

Christophe. Il a bien le droit de prendre un peu de bon temps, le vieux.

Édouard. Tu vois !

Marion. Vous êtes beaux tous les deux !

Christophe. Pourquoi devrais-je être choqué ?

Marion. La différence d'âge, peut-être !

Édouard. Que c'est petit-bourgeois !

Christophe. (*Mentant exprès*). Je ne connais pas l'âge de ton papa.

Édouard. Je vous le dirais bien, mais je viens de l'oublier.

Christophe. (*Heureux de son bon tour*). 70 ans ! Vous me l'avez dit tout à l'heure.

Édouard. Pourquoi prétendre que vous ne le connaissiez pas ?

Christophe. Je m'entraîne à plaisanter.

Marion. (*Voulant en venir au fait*). Alors ? La différence d'âge ne te gêne pas ?

Christophe. Il me manque l'autre élément. Celui-là, je ne le connais vraiment pas. (*Un temps, désolé*). C'est vrai, la mère Fornicant ne veut jamais avouer son âge.

Marion. (*À Édouard*). Ah tu vois ! Lui aussi se trompe. (*À Christophe, montrant Édouard*). Monsieur que voilà n'a pas séduit la mère.

Christophe. (*Étonné*). Non ?

Marion. À 70 ans, c'est la fille que Monsieur veut épouser.

Christophe. (*Bluffé*). Non ?

Édouard. (*Fier*). Si !

Marion. Ce satyre s'est tapé une fille de 20 ans !

Édouard. 19 ! Il y a trois mois, (*chantant*) elle n'avait pas encore 20 ans...

Christophe. (*Bluffé*). Non ?

Édouard. *(Fier)*. Si !

Christophe. *(Pensant aux relations intimes)*. Et vous avez ... ?

Édouard. Trois fois de suite.

Christophe. *(Bluffé)*. Non ?

Édouard. *(Fier)*. Si !

Christophe. Qu'est-ce qu'elle en a pensé ?

Édouard. À son troisième orgasme, elle m'a dit qu'elle m'aimait.

Christophe. *(Bluffé)*. Non ?

Édouard. *(Fier)*. Si !

Christophe. Ça alors ! Une fille de 20 ans. *(Presque triste)*. Moi, je n'oserais jamais.

Édouard. *(Agréablement étonné)*. Non ?

Christophe. *(Il va dire « si » puis désolé)*. Non, je n'oserais jamais.

Édouard. Vous êtes peut-être encore un peu jeune ! Vous manquez d'expériences.

Christophe. Vous croyez ?

Édouard. *(Professionnel)*. Chez l'homme, tout est dans l'expérience.

Christophe. *(D'une voix pleine d'espoir)*. Vous croyez qu'avec l'expérience... Une fille de 20 ans.

Édouard. Sûr !

Christophe. *(Doutant de la possibilité de l'exploit)*. Une fille de 20 ans.

Édouard. N'en suis-je pas la preuve vivante ?

Christophe. *(Fantasmant)*. Une fille de 20 ans.

Édouard. Vous vous répétez mon garçon.

Christophe. Oui, vous avez raison, je me répète. Mais, tout de même, une fille de 20 ans.

Marion. Ne vous dérangez pas pour moi !

Christophe. Mais tu te rends compte, Marion, une fille de 20 ans ?

Marion. Oui, je me rends compte. Moi aussi, j'ai eu 20 ans.

Christophe. Une fille de 20 ans.

Marion. Et alors, qu'est-ce que ça a une fille de 20 ans ?

Christophe et Édouard cherchent, puis montrent leur poitrine.

Quoi ? Des seins ? Mais tout le monde a des seins.

Christophe. Oui, mais à 20 ans, ils sont tout neufs.

Marion sort fâchée.

Scène 3

Édouard, Christophe.

Édouard. J'espère que vous avez passé une première partie de nuit agréable. Parce que, si vous voulez mon avis, la seconde sera plus calme...

Christophe. Vous croyez ?

Édouard. J'ai déjà connu amant plus diplomate avec sa maîtresse.

Christophe. Les femmes ! Je ne sais jamais quoi leur dire.

Édouard. Ce n'est pas facile !

Christophe. Souvent, je n'arrive pas à comprendre ce qu'elles me veulent.

Édouard. Je ne sais pas. *(Regardant Christophe).* En tout cas, ce n'est pas physique.

Christophe. Vous croyez ?

Édouard. *(Passant à autre chose).* Vous savez ce que vous allez faire ? Vous allez m'aider à m'habiller. Suprême astuce ! Peter Pan se transforme en jeune homme distingué qui va demander Wendy en mariage.

Christophe. C'est fort !

Édouard. N'est-ce pas ?

Édouard chante pendant qu'il se transforme et met un smoking.

ACTE 3

Scène 1

Christophe, Marion.

Christophe est seul en scène. Il s'est rhabillé.

Marion. *(Off).* Tu es encore là ?

Christophe. Ben oui ! Je n'ose pas te rejoindre et je n'ai pas envie de descendre. Alors, je reste là !

Elle entre, habillée en fée clochette.

Marion. Je te plais, comme ça ?

Christophe. Ben oui, alors !

Marion. Oui ?

Christophe. Oui !

Marion. *(Prêchant le faux pour savoir le vrai).* Mais, ça ne vaut pas une fille de 20 ans.

Christophe. *(Bêtement sincère).* Non, mais quand même.

Marion. Comment ça « non, mais quand même » ?

Christophe. Ben !

Marion. Je descends et tu n'es pas invité.

Scène 2

Édouard, Marion, Christophe.

Édouard entre, visiblement dégrisé.

Édouard. Où vas-tu comme ça ?

Marion. Devine ! La fée clochette va hypnotiser une belle proie, si possible de 20 ans. *(Faisant directement allusion au sexe de l'homme).* Il paraît qu'elles sont plus dures à 20 ans. *(Un temps).* Et quand je reviendrai avec ma proie, je ne veux plus voir personne.

Elle sort.

Édouard. On a un petit peu de temps.

Marion. *(Revenant, s'adressant à Christophe).* Toi, t'es plaqué.

Elle sort.

Scène 3

Édouard, Christophe.

Christophe. Ben merde alors !

Édouard. On a un peu de temps. À son âge, l'hypnose est un peu plus longue. Je vous sers un petit verre.

Christophe. Merci ! (*Un temps*). Ben merde, alors.

Édouard. Consolez-vous ! Moi, c'est pareil, je ne me marie plus.

Christophe. Non ?

Édouard. Si ! Et ça dégrise. (*Songeur*). Je m'y suis peut-être mal pris.

Christophe. Moi aussi, j'ai dû mal m'y prendre à un moment donné.

Édouard. Au début, tout allait bien. Elle me voit, éclate de rire comme chaque fois qu'elle me voit. Elle me dit qu'elle ne reconnaît pas mon costume dans l'histoire de Peter Pan. Alors, je lui dis qu'il s'agit d'une grave déclaration que je dois lui déclarer.

Christophe. Et ?

Édouard. Et elle éclate de rire en me disant que c'est marrant de déclarer une déclaration. Après, je lui parle de mai 68, des pavés, des CRS... Histoire de faire monter son taux d'adrénaline. Quand je la sens prête, bien mûre, je me déclare. Je mets un genou à terre et la demande en mariage. Elle éclate de rire.

Christophe. Non ?

Édouard. Si ! Et puis, elle ajoute qu'en digne héritière de mai 68, elle est contre le mariage. Et elle éclate de rire.

Christophe. Non ?

Édouard. Si ! Puis elle a ajouté qu'il n'était plus question pour elle de fréquenter un homme qui ne respectait pas ses idéaux. Et toujours en éclatant de rire.

Christophe. Non ?

Édouard. Si ! D'ailleurs tout le monde riait.

Christophe. Et qu'est-ce que vous avez fait ?

Édouard. Ben j'ai éclaté de rire ! Puisque tout le monde riait.

Christophe. Logique !

Marion revient.

Scène 4

Édouard, Marion, Christophe.

Marion. (*À Christophe*). Tu es encore là, toi ? Dehors !

Christophe sort. Un temps. Édouard va partir.

Où vas-tu ?

Édouard. Ben je pars pour laisser la place à la proie.

Marion. J'ai changé d'avis. Je n'avais pas envie d'hypnotiser ce soir.

Un temps. Visiblement, elle est remontée immédiatement pour le consoler.

Ça va ?

Édouard. Tu sais ?

Marion. Oui !

Édouard. Il riait beaucoup là-bas ?

Marion. Non !

Édouard. (*Étonné*). Non ?

Marion. Ils étaient même un peu tristes de te voir partir. Tu les amusais ! La mère Fornicant m'a même dit que je ne devais pas m'ennuyer avec un papa comme toi.

Édouard. Elle t'a dit ça ?

Marion. Elle a même ajouté que maman avait eu beaucoup de chance.

Édouard. Vraiment ?

Marion. Et tu sais quoi ? Je crois que c'est vrai ! Bon je vais me coucher. Tu prends le canapé comme d'habitude.

Édouard est songeur. Marion sort, puis revient.

Et si ça peut te consoler, elle m'a même dit que tu étais un beau vieillard et que sa fille lui avait dit le plus grand bien de tes performances. Il paraît même que tu es un bon coup. Allez, à demain, bon coup !

Édouard a l'air malheureux.

Fin de la version à trois personnages.

Un temps. Édouard réfléchit un peu.

Edouard. À nous deux Madame Fornicant !

Il sort.

Fin de la version à quatre personnages.

ÉPILOGUE

Édouard, Gustave.

Gustave qui se trouve assis dans le public attend que Marion ait quitté la scène.

Gustave. Non ! Je ne veux pas que ça finisse comme ça.

Il se lève et monte sur scène.

Édouard. Papa ? Qu'est-ce que tu fais-là ?

Gustave. Sympa comme accueil !

Édouard. Mais tu n'es pas dans la pièce ?

Gustave. Réfléchis ! Si je n'étais pas dans la pièce, je ne serais pas là.

Édouard. Je me demande ce que l'auteur va penser de ça !

Gustave. Avec l'engueulade que je lui ai passée, je ne crois pas qu'il aura encore envie de penser.

Édouard. Tu as engueulé l'auteur ?

Gustave. Ben oui ! Je n'ai pas envie que mon grand gamin soit malheureux.

Édouard. Et qu'est-ce qu'il t'a dit ?

Gustave. Il m'a dit : « t'as qu'à y aller ! Tu le connais depuis plus longtemps que moi ». Alors, j'ai pris mon rôle et je suis entré dans la pièce. Finalement, ce n'est pas difficile ton métier de comédien. Je me demande pourquoi certains doivent passer des auditions. Par contre, il fait un peu soif, tu ne trouves pas ?

Édouard lui sert un verre.

Édouard. Tu te rends compte que j'ai failli épouser une fille de 20 ans. Et puis avant j'avais...

Gustave. Il paraît ! Je n'en suis pas revenu.

Édouard. Je n'ai que 70 ans.

Gustave. Oueh ! À 70 ans, c'est facile ! Il n'y a pas de mérite. Par contre, c'est que tu sois un bon coup qui m'a étonné. C'est du théâtre !

Édouard. T'as une idée pour que ça finisse bien ?

Gustave. Oui !

Édouard. Laquelle ?

Gustave. Épouse la mère ! Elle n'a que 40 ans et sa fille t'a fait une bonne pub. Mensongère peut-être, mais bonne.

Édouard. La mère à défaut de la fille, ce n'est pas très moral.

Gustave. Je ne veux pas que ce soit moral, je veux que ça finisse bien. ... Alors ?

Édouard. Ça me tente !

Gustave. Alors ? On y va ?

Édouard. Comment ça « on » ? Tu y vas aussi ?

Gustave. Évidemment ! À partir du moment où tu dragues la mère, la fille est libre.
Ils sortent en chantant « on n'a pas tous les jours vingt ans ».